

META, JOURNAL DES TRADUCTEURS
Volume 55, N° 1, 2, 3, 4 / 2010

Daniela LINGURARU-HĂISAN¹

L'année 2010 a marqué, pour le prestigieux journal des traducteurs, *Meta*, un bon moment de se réinventer, sans annuler une tradition solidement bâtie à travers des décennies. Il ne s'agit pas d'une transformation radicale ou d'une renaissance de ses propres « cendres » phoenixiennes mais, au contraire, d'une réactualisation subtile, parfaitement spontanée et naturelle, tel un bel anniversaire qui comporte presque toujours un bilan tout à fait nécessaire. Revêtu non pas tant d'une nouvelle couverture, que d'un nouveau souffle dans l'équipe éditoriale, *Meta* prend congé d'un de ses mentors, André Clas. Par le fait de lui avoir dédié le premier numéro du volume 55, paru en mars 2010, les nouveaux rédacteurs se frayent leur propre chemin dans l'histoire de la traductologie, tout en rendant un grand hommage au passé de la revue.

Autrement, la revue garde, dans et à travers les quatre volumes de l'année passée, la devise européenne *in varietate concordia* : sa thématique stimulante assure, par la distribution logique, une cohérence presque « organique » des numéros. Aucun point de la riche problématique de la traduction n'est ignoré ; le cadre idéique est constitué des thèmes éternels dont le débat définit l'existence-même des études traductologiques, mais re-visités d'un point de vue toujours inédit : l'(in)traduisible ; les difficultés et les pièges de la traduction (la fixité idiomatique, les proverbes, les interjections) ; les universaux de la traduction ; le facteur local ; l'adaptation ; la traduction automatique ; l'interprétation ; le doublage et le sous-titrage des films etc. À cela s'ajoute un intérêt particulier pour les langages et les terminologies spécialisées telles la terminologie botanique, médicale, le technolecte, mais, par-dessus tout, pour la terminologie juridique.

L'unité en diversité est évidente, aussi, au niveau du type ou du genre du texte scientifique. L'espace de la revue est offert avec la même

¹ Université „Ștefan cel Mare”, Suceava, Roumanie, daniella.haisan@gmail.com.

générosité aux études amples, synthétiques, qui cartographient des paysages ou des phénomènes traductifs assez complexes, et aux analyses ponctuelles qui détaillent des questions secondaires ou complémentaires de la traduction (par exemple signaler les difficultés posées par les noms d'animaux en traduction ou s'intéresser systématiquement à la lexicographie, vue comme une sorte d'antichambre de la traduction proprement-dite). En plus, *Meta* est hospitalière en égale mesure envers la traduction dans tous ses états : la preuve en est la préoccupation pour la photographie d'architecture en tant que traduction. Quelle que soit la forme, la longueur de l'article ou l'aspect décrit, les instruments théoriques employés sont toujours actualisés, adéquats, parfois fortement interdisciplinaires (on observe un recours constant à la psychologie).

Si les articles sont, dans la plupart, rédigés en français, anglais et, de manière sporadique, en espagnol, le nombre des langues-cibles envisagées dans les analyses est beaucoup plus grand : à part les trois déjà mentionnées, on porte sur d'autres langues romanes : l'italien, le roumain, sur des langues classiques : le grec, le latin, mais aussi le russe, le turc, l'arabe, les dialectes africains etc.

Les quatre volumes de *Meta* parus en 2010 ne manquent pas de fil conducteur - la continuité dans l'esprit, la logique dans la thématique et la quasi-symétrie dans la structure, mais en même temps, chacun des numéros a des composantes (adaptées au thème proposé) qui lui assurent l'unicité et, en quelque sorte, l'indépendance, une existence en soi, en dehors de la rythmicité et de la cohérence inhérentes aux publications périodiques. Ainsi, le premier et le dernier numéro subsument leur organisation interne au sujet imposé par le thème-titre (à savoir, le numéro paru en mars est intitulé *Le parcours du sens : d'une langue à l'autre – mélanges offerts à André Clas* et comporte quatre sections aussi simplement nommées que bien choisies : *Traduction, Terminologie, Lexique, Syntaxe et Sémantique* ; quant au numéro de décembre, ayant comme sujet *De la localisation à la délocalisation – le facteur local en traduction*, la structure est tripartite et conçue selon des critères différents : *Penser le local, Domaines et Applications, Documentation*). D'autre part, les numéros parus en juin et en septembre ont une structure identique (quatre sections dont la première sans titre, et les autres : *Terminologie et Linguistique, Études et Prospectives, Documentation*) et, quoique sans un titre générique, ils s'organisent autour de deux thèmes indiqués dans la *Présentation* : la traduction spécialisée, respectivement la tension entre universalité et spécificités culturelles.

De loin le volume le plus dense et le plus imprégné d'un toucher affectif est le premier. Dès le début, dans la *Présentation*, Salah Mejri et Gaston Gross avouent avec fierté que le numéro est destiné à rendre hommage à André Clas au moment où il a passé le flambeau à une nouvelle équipe de *Meta* coordonnée par Sylvie Vandaele. Les auteurs des articles saluent, donc, l'immense travail que Clas a fait pour la linguistique en général et pour la traduction en particulier. Partant du postulat que l'hommagé a « jeté des ponts entre différentes communautés scientifiques en créant des réseaux à travers le monde, en mettant en place des synergies et en faisant émerger des projets novateurs », le livre réunit des travaux qui, d'une façon ou d'une autre, illustrent la force heuristique à la fois de la traduction que de l'esprit catalyseur mais magnétique d'André Clas. Les contributions du volume retracent, par conséquent, le parcours du sens : d'une langue à l'autre (la rubrique *Traduction*), du terme au concept (*Terminologie*), d'un mot à un autre (*Lexique*) et finalement du signifiant au signifié (*Syntaxe et Sémantique*), renvoyant aux pérégrinations d'André Clas à travers les continents et les mots.

La clé de voûte du numéro est, sans doute, le premier article, signé par Jean-René Ladmiral : *Sur le discours méta-tractif de la traductologie*, qui fournit un cadre général, tandis que les autres contributions se focalisent sur certains aspects particuliers. L'ouvrage de Ladmiral se propose une réflexion à la fois épistémologique et didactique dont l'objectif est de dresser un tableau critique synthétisant et thématissant les quatre approches méthodologiques fondamentales en traductologie, c'est-à-dire :

- 1) la prescriptive / normative
- 2) la descriptive
- 3) l'inductive / scientifique
- 4) la productive (orientée du côté de la production).

L'auteur commence par une critique des contrastivistes qui, à son avis, ne s'intéressent à la traduction que dans la perspective d'une comparaison entre les langues, donc leur approche serait finalement rien d'autre qu'un « dispositif de recherche en linguistique » (p. 6). Au contrastivisme il oppose une approche proprement *traductologique*, qui prend la traduction, la réalité de la pratique traduisante, pour objet d'étude. Le « quatrain traductologique » proposé esquisse une typologie distinguant quatre étapes, différentes plus encore que successives, dans l'histoire de la théorie de la traduction, ainsi qu' « un discours *sur* le discours *sur* la traduction, faire la méta-théorie épistémologique de la théorie traductologique » (p. 7). De la sorte, la traductologie prescriptive

/ normative représenterait, dans cette vision chronologique, une sorte de préhistoire de la théorie de la traduction ; elle offre de grandes idées générales, un discours métaphorique et « impressionniste » en même temps que des recettes empiriques.

La traductologie descriptive, suggestivement surnommée « la traductologie d'avant-hier », renvoie aussi aux études contrastives, donc à une approche restrictivement linguistique, c'est pourquoi l'auteur lui identifie des défauts fondamentaux, tels le fait d'argumenter *en langue*, alors que le problème de la traduction se situe au niveau de la *parole* (au sens saussurien du terme) ; de plus, l'auteur poursuit son argumentation par quelques observations qui se constituent dans de véritables axiomes de la traduction : « on ne traduit pas des langues, mais des discours, des textes » ; « on traduit d'une langue-culture (LCo) à une autre (LCT) » ; il considère que le péché capital de l'approche descriptive est « l'analyse comparative d'un bitexte *en aval* du travail du traducteur (...) » lorsque « ce qui devrait intéresser est comment traduire aujourd'hui, non pas comment d'autres ont traduit hier » (p. 8).

Ladite traductologie productive aura pour tâche principale de construire une théorie de la traduction « en miettes », fondée sur des *théorèmes* plutôt que sur un système conceptuel unitaire, logique et bien défini ; une théorie dépourvue d'exigence et de rigueur épistémologique, mais capable d'ouvrir « un espace de réflexivité où pourra s'opérer la prise de conscience et la problématisation des difficultés rencontrées dans la pratique traduisante » (p. 11). Une telle théorie particularisante, émiétée, adaptée et adaptable, se situerait à l'articulation du psychologique et du linguistique.

Si la traductologie productive est « la traductologie d'aujourd'hui », la traductologie inductive ou scientifique est « la traductologie de demain, ou d'après-demain », dans le meilleur cas.

Vers la fin de son article, Ladmiral analyse les deux catégories de traducteurs qui se trouvent d'habitude en opposition : les soi-disant *ciblistes* et les *sourciers* (pour employer une terminologie imposée par Jean Delisle). En outre, il se déclare fermement en faveur des ciblistes, qu'il considère les bons et vrais traducteurs, car « le littéralisme sourcier est une sorte de reproduction mécanique, une écriture automatique » (p. 12).

L'étude synthétique, mais à la fois visionnaire de Ladmiral offre un élargissement de perspective du point de vue théorique, conceptuel et analytique très nécessaire qui marque, à la fois, un tournant dans l'histoire de *Meta* (la séparation d'André Clas) et un autre, majeur, dans l'histoire de la traduction. Le langage employé dans l'article, quoique

parfaitement rigoureux au niveau scientifique, n'est pas du tout un idiolecte sec, brut, mais léger dans son exactitude et extrêmement suggestif, parfois même plastique, portant le cachet inconfondable d'un style personnel châtié.

Après ce préambule signé par J.-R. Ladmiral qui invite à débattre, à réfléchir, Christian Balliu impose son propre thème de recherche qui vise la traduction des textes médicaux (*Le traducteur, le médecin et le patient*, p. 15-22). Il (dé)montre que la subjectivité y est omniprésente et propose la réhabilitation du sujet à la première personne. Regardant les termes comme des véritables « leurre scientifiques », Balliu souligne le fait que le caractère impersonnel d'un texte médical spécialisé ne garantit pas toujours son caractère objectif et qu'il conviendrait de parler de *langage médical* plutôt que de *langue de la médecine* car « le langage médical est un sociolecte qui, au sein d'une même langue, évolue particulièrement rapidement et peut même varier en fonction des régions où il est utilisé » (p. 17). Préoccupé par la variabilité des notions et des dénominations dans le temps, Balliu s'avère désireux de réhabiliter en même temps le patient parce qu'en effet, l'anamnèse est livrée par le patient lui-même, lorsqu'il puise dans son expérience médicale, laquelle est aussi le produit du *logos* d'autres médecins dans le passé. La conclusion en est que, à cause de la naissance de l'immunologie comme discipline médicale à part entière dans les années 1960 et d'autre part du développement de la psychiatrie et de la psychanalyse en Europe occidentale les dernières décennies, la terminologie médicale n'est plus essentiellement monosémique et univoque. La monoréférentialité implicite au discours scientifique est de plus en plus contestable, mais, d'autre part, la connotation du texte médical est également difficile à accepter (du moins au niveau théorique parce que la pratique a consacré depuis longtemps déjà des syntagmes métaphoriques tels *arsenal thérapeutique* ou *mécanismes de défense*, des expressions à connotation militaire qui symbolisent la lutte contre la maladie, ou des litotes pour exprimer une réalité nosologique plus inquiétante – ainsi, on parlera plutôt d'un *kyste* ou d'une *néoplasie* au lieu d'une *tumeur* etc.). Les métaphores ne manquent pas, à titre démonstratif, du méta-discours scientifique de Balliu lui-même : « dans le discours médical, les termes sont l'arbre scientifique qui cache la forêt d'intérêts subjectifs » (p. 21).

Les objets examinés par Christine Durieux (*Traduire l'intraduisible : négocier un compromis*, p. 23-30) sont les intraduisibles et, en effet, elle procède à démonter un mythe : son exploitation d'exemples extraits de discours authentiques montre que les objets considérés intraduisibles et qui, par conséquent, peuvent être

transférés non traduits dans la langue d'arrivée (emprunts ou xénismes) constituent en réalité des traductions en raison du glissement sémantique qui accompagne systématiquement leur réception et leur intégration dans la culture d'accueil.

À travers des exemples illustratifs de traduction du français vers l'arabe, Salah Mejri démontre, dans son article *Traduction et fixité idiomatique*, que plus la stratification des fixités est importante, plus les difficultés de traduction sont complexes.

En continuant ce (leit)motif de la complexité de la traduction, Pierre-André Buvet et Laurent Tromeur (*Traduire l'humour dans les films français doublés en espagnol*) avertissent que la traduction automatique fait ressentir davantage les complications du transfert d'une langue à l'autre. Le même aspect est illustré par Pedro Mogorrón Huerta, qui analyse les subtilités du croisement des spécificités linguistiques et sémiotiques dans le sous-titrage des films humoristiques.

Philippe Thoiron et Henri Béjoint développent amplement chacun des mouvements qui ont influencé l'évolution des études terminologiques : un premier mouvement où prédominait l'approche onomasiologique et un second qui se veut sémasiologique et qui favorise l'observation du corpus.

Le parcours du sens s'arrête, tour à tour, à la problématique de la *transparence des proverbes* (George Kleiber), aux propriétés transformationnelles unaires et la lexicographie informatique (Xavier Blanco), à la notion de contexte (Gaston Gross), au rôle des chiasmes dans la naissance et la formation de la langue arabe (André Roman) etc., des questions très diverses, mais certainement bienvenues.

Le premier numéro de *Meta* en 2010 combine, donc, la recherche approfondie avec des réflexions perspicaces dans le domaine de la traductologie, surtout dans une veine qui gagne de plus en plus de terrain, c'est-à-dire le psychologique.

Le second numéro exploite dans une large mesure le côté fonctionnaliste de la théorie de la traduction, vu le thème générique proposé (la traduction spécialisée). La moitié du volume ressemble jusqu'à la confusion à un manuel rédigé pour initier les traducteurs téméraires qui s'engagent à une entreprise si risquée telles les traductions spécialisées (comment éviter les pièges, comment maîtriser les langages « techniques », comment résoudre les problèmes de traduction spécifiques etc.). Une bonne partie des articles recourent aux concepts de la psychologie, surtout lorsqu'il s'agit des processus

mentaux du traducteur (intuitif / cognitif, conscient / inconscient, contrôlé / non-contrôlé etc.).

Quant au troisième volume, ils s'élancent à réexaminer les principaux repères de la traduction du point de vue (jamais surmontable) idéologique. Que « traduire n'est jamais neutre » (Suzanne de Lotbinière-Harwood), il est évident, et s'il ne l'était pas, il devient une certitude (jamais contestable) dans ce numéro de *Meta*. On souligne encore une fois, en quelque sorte dans l'esprit de la théorie des polysystèmes, que la relation entre traduction et idéologie sert à l'établissement et à la consolidation des littératures nationales (voir l'exemple de la langue turque).

Le quatrième et dernier volume paru en 2010 est dédié au facteur local en traduction, un aspect aussi fascinant que difficile. Carmelo Cancio Pastor et Sydney Belmonte identifient les enjeux professionnels de la localisation tandis que Jeannine Gerbault cherche des stratégies et perspectives de la localisation en Afrique sub-saharienne. Un bouquet de langues et de territoires de plus en plus riche vient à illustrer tel ou tel aspect de la traduction fatalement affecté par le spécifique, par le local.

Les *Meta* de 2010 retracent vivement l'essentiel des problématiques posées par la traduction. Les radiographies actualisées des phénomènes traductifs de Roumanie (*Translation in Romania: Steps towards recognition and professionalization*, Anca Greere, numéro 4), d'Espagne (*La théorie de la traduction en Espagne*, Fernando Navarro Domínguez, numéro 1) et de Turquie attestent l'ouverture de la revue et l'importance accordée à peindre le tableau complexe de la réalité traductologique dans le monde.

La forme interrogative (qu'on ne peut pas ignorer) d'un bon nombre d'articles (*La terminologie, une question de termes ?* - Philippe Thoiron, Henri Béjoint ; *Langue spécialisée et technolecte : quelle relation ?* - Leila Messaoudi ; *Pourquoi une langue emprunte-t-elle des suffixes ?* - Anna Anastassiadis-Syméonidis ; *Translation and Technical Communication : Chicken or Egg ?* - Patricia Minacori et Lucy Veisblat ; *La photographie d'architecture, un art de la traduction ?* - Julie Noirot), témoigne non pas de la simple rhétorique, mais de l'interactif et finalement d'une fructueuse heuristique inscrite dans la traduction.

L'équilibre entre le théorique et l'informatif des quatre volumes de *Meta* témoigne, à son tour, de l'effort permanent de se maintenir au niveau des dernières tendances et des derniers courants en traductologie, sinon de les lancer...

Bibliographie :

META (Journal des traducteurs / Translators' Journal), volume 55 no. 1 mars 2010, p. 1-207, Les Presses de l'Université de Montréal.

META (Journal des traducteurs / Translators' Journal), volume 55 no. 2, juin 2010, p. 209-415, Les Presses de l'Université de Montréal.

META (Journal des traducteurs / Translators' Journal), volume 55 no. 3, septembre 2010, p. 417-610, Les Presses de l'Université de Montréal.

META (Journal des traducteurs / Translators' Journal), Volume 55, numéro 4, décembre 2010, p. 611-853 (sous la direction de Nicolas Froeliger et Jean-René Ladmiral).